

Paul et les femmes

La pratique de l'apôtre

Introduction

L'apôtre Paul fait partie des personnes sur lesquels on a projeté de nombreux clichés. L'un de ceux qui lui « colle le plus à la peau » est celui d'avoir été misogyne, d'avoir eu des relations difficiles avec l'univers féminin.

On a tout dit de lui à ce sujet. Certains l'ont considéré comme atteint d'une névrose qui se manifestait par la haine du corps, du sexe et de la femme (Denis de Rougemont). D'autres pensent qu'il a manqué d'affection maternelle et qu'il a été écrasé par la figure du Père, représenté par le pouvoir tyrannique de la Loi avec laquelle il s'est toujours débattu. Pour d'autres encore, les affirmations où Paul dit sa préférence pour le célibat, parce qu'il envisage des temps de détresse pour les chrétiens, priment sur tout ce qu'il peut dire de positif par ailleurs sur le mariage et la sexualité.

En ce qui concerne la place des femmes dans l'Église, on assiste, de toute évidence, à des changements profonds avec l'avènement de l'Évangile, et l'ouverture à tous du salut sur la base de la grâce seule en Jésus. « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme; car tous vous êtes un en Jésus -Christ.* » (Galates 3:28). L'Évangile crée une nouvelle société, où tombent un certain nombre de murs qui séparaient les gens. Le « *mur de séparation* » entre Juifs et non-Juifs n'a plus de raison d'être en Jésus : la grâce qui est la même pour tous fonde des rapports nouveaux. Il en va de même pour les différences sociales : il ne doit pas y avoir, dans l'Église, de partialité, de préférence pour les riches par rapport aux pauvres : ce serait une contradiction de l'Évangile. Les relations hommes-femmes sont aussi, profondément, renouvelées par l'Évangile. Les femmes comme les hommes font partie, à part entière, du peuple de Dieu. Elles prennent part activement au culte, elles bénéficient de l'instruction chrétienne comme les hommes, elles s'engagent dans l'œuvre de Dieu. Tout cela est très nouveau. Paul suit le magnifique exemple de Jésus, et il est l'un des artisans de ces relations nouvelles entre hommes et femmes dans l'Église. Il devra aussi, à certains moments, recadrer certaines situations suscitées par la nouveauté. A certains moments, il devra réagir assez nettement. Comment, avec tout cela, rendre compte avec équité et justesse aussi, de l'attitude de Paul par rapport aux femmes ? Ce n'est pas vraiment facile.

On s'appuie souvent très fort sur les quelques textes des épîtres où Paul « recadre » certaines situations. Ces textes, considérés comme dogmatiques, pèsent très lourd. On oublie de les mettre en relation avec la vie et la pratique de Paul. L'apôtre Paul, on le sait, était « tout d'un bloc ». La vie de Paul, sa manière de traiter les femmes, d'en parler, de travailler avec elles, est un révélateur de choix de sa pensée profonde. Il faut donc, pour cerner l'apôtre, prendre le temps de suivre sa vie, de considérer ce qu'ont été, au quotidien, ses relations avec les femmes. Cet éclairage a une grande importance, une grande valeur, si l'on veut bien comprendre l'apôtre et mettre son enseignement en perspective.

1. Le milieu de l'apôtre

Pour donner sens aux attitudes de Paul, je voudrais d'abord dire quelques mots sur le milieu qui était le sien, et dans lequel il a agi et réagi.

11. Le milieu juif

L'AT ne parle jamais de manière dévalorisante des femmes. Dans la période post-exilique, le regard sur la femme devient plus dur. Le Siracide a quelques propos très négatifs sur les femmes

Siracide 25 :24 : La femme est à l'origine du péché et c'est à cause d'elle que tous nous mourons.

Siracide 25 :26 : « Si elle ne marche pas au doigt et à l'œil, sépare-toi d'elle et renvoie-la » (c'est dans ce sens que l'on doit comprendre d'autres propos : « 25 :1 : il y a 3 choses que mon âme désire passionnément : la concorde entre frères, l'amitié entre voisins, une femme et un homme en parfait accord. »)

Siracide 36 :26 : « Une femme acceptera n'importe quel homme pour mari, mais il y a des filles préférables à d'autres » (la femme n'a pas le choix, mais l'homme a le choix)

Dans le judaïsme, où Paul a grandi et a été formé, les femmes n'ont aucune part active au culte de la synagogue : elles sont les spectatrices séparées de ce qui se déroule. Un parvis leur est réservé dans le temple. Elles n'ont pas droit à la connaissance, à la formation intellectuelle ou spirituelle. Leur parole et leur témoignage n'ont pas de valeur juridique.

12. Le milieu gréco-romain

Le monde grec ne valorisait guère les femmes. Les philosophes grecs en ont parlé assez négativement. Pour Aristote, les femmes sont des hommes imparfaits (Généalogie des animaux II.3), et toutes sont sans valeur. La plupart n'avait que très peu d'éducation et ne prenaient pas part à la vie politique. Le rôle des femmes était soit de donner naissance à des fils en bonne santé (épouses), soit de devenir instruments de plaisir (courtisanes). D'une manière générale, elles étaient considérées comme propriété de l'homme (épouse, maîtresse, esclave).

La vie religieuse des femmes dans le monde grec¹ était, pour une part, séparée de la vie religieuse des hommes. Elles adoptaient fréquemment d'autres divinités que celles des hommes, dans des temples différents, à d'autres jours. La religion offrait à certaines femmes l'occasion d'une échappatoire et d'un défoulement. Elles y donnaient libre cours à des sentiments qu'elles ne pouvaient pas exprimer ailleurs. Pour des femmes grecques prisonnières de leur foyer, les festivités religieuses étaient leurs seules occasions de vie sociale et de sortie : toutes sortes de révoltes contre leur condition pouvaient s'exprimer. On avait une grande suspicion à l'égard des rites secrets accomplis par les femmes dans leur culte. Certains cultes, comme celui de Dionysos, donnaient lieu à des débordements frénétiques (extases, glossolalie, prophéties) : Dionysos était appelé « *maître des cris violents et excitateur fou des femmes* ». Tous les deux ans, les bacchantes donnaient lieu à des débordements sans réserve. Dans ces cultes, comme dans les religions à mystère, les femmes se présentaient tête nue, et cheveux ouverts : c'était une forme de protestation contre leur condition.

Dans le monde romain, le statut de la femme est celui d'une « *adolescente à vie* »². L'épouse faisait partie de la « *maisonnée* », qui comprenait aussi les fils, les affranchis, les clients et les esclaves. Sénèque écrit : « *Si ton esclave, ton affranchi, ta femme ou ton client osent te répliquer, tu te mets en colère.* » La femme, toutefois, gouvernait les esclaves ; elle pouvait tenir les finances, c'était alors un grand honneur. Je cite Paul Veyne (professeur honoraire du Collège

¹ Je résume ici les extraits des travaux de Catherine Kroeger tels qu'ils sont cités in Kuen, *La femme dans l'Eglise* (Ed Emmaüs), 34-36.

² Paul Veyne, *Sexe et pouvoir à Rome*, Points, 164

de France) : « Maîtresse et servante à la fois, elle était tantôt une femme effacée, souffrant en silence des amours de son mari avec les jeunes esclaves des deux sexes ; tantôt une femme obéissante mais courageuse et fière de son extraction noble. »³ La femme restait une subalterne. Elle était un grand enfant qu'on était obligé de ménager à cause de sa dot et de son noble père. La dot, qu'elle avait apportée dans le mariage, restait en effet la propriété de la femme. Le mari n'en était pas propriétaire, et n'en héritait pas non plus. Chaque famille mariait ses filles en conservant ses biens. C'est ce qui conférait à la femme un certain respect, d'autant que le mariage, à Rome, pouvait se défaire très facilement. C'était un acte privé, qui n'était sanctionné par aucune autorité publique. Une femme pouvait, en l'absence de son mari, le quitter et se remarier avec quelqu'un d'autre. Le but du mariage n'était pas de réussir son couple, mais d'avoir des enfants et de faire marcher la maisonnée.

Quelle est donc, dans ce contexte, l'attitude de Paul par rapport aux femmes ? Deux sources nous en parlent : le témoignage de Luc, compagnon de Paul ; les écrits de Paul, lui-même.⁴

2. Le témoignage de Luc

21. Lydie

La première des femmes que nous présente Luc (Ac 16,13-15.40), est Lydie, à Philippes. Paul et ses compagnons la rencontre au bord de la rivière, où se trouvait un « *lieu de prière* ». Il y a là plusieurs femmes. Parmi elles, Lydie, « *une marchande de pourpre originaire de la ville de Thyatire* ».

La pourpre⁵ était une denrée précieuse. Secrétée par les murex, sortes d'escargots de mer, elle était difficile à obtenir. Après avoir cassé leurs coquilles – il en fallait d'énormes quantités – on laissait macérer les mollusques dans des bassins. On obtenait alors une teinture qui pouvait varier du rose au violet. Le produit fini devait correspondre avec précision aux demandes des teinturiers. Sa préparation demandait de subtils dosages. Une fois obtenue la nuance désirée, on trempait les étoffes dans des bassins. La teinte qu'elles prenaient alors était inaltérable. Elles coûtaient très cher.

Cette Lydie est donc chef d'entreprise. Elle est à la tête d'un commerce qui demande de grandes compétences. Lydie doit donc acheter les murex, fabriquer la teinture, l'entreposer et la vendre, ou l'utiliser elle-même. Elle dispose d'une main-d'œuvre capable d'exécuter un travail délicat, de connaître, et de garder secrets, les procédés de fabrication. Elle a sous ses ordres des employés libres, et sans doute aussi des esclaves, hommes et femmes. Elle appartient, dirions-nous aujourd'hui, à l'industrie du luxe. Elle est riche. Elle possède, dans une cité opulente, une grande maison. Elle a le caractère qui convient pour gérer son affaire et diriger ses employés ou ses esclaves. C'est une femme d'autorité et de pouvoir.

Est-elle mariée ? Il ne semble pas. Veuve peut-être. Tout montre en elle une femme autonome. La preuve est sa liberté de recevoir chez elle qui elle veut, ainsi ces inconnus juste rencontrés à qui elle offre son hospitalité. Ce ne serait pas le cas si elle était mariée. Si sa maison est bien tenue, c'est par des serviteurs, personnes libres ou esclaves, qui, hommes ou femmes, lui sont soumis. Ce qui ne lui enlève rien de sa féminité. Le récit de Luc nous laisse discerner chez elle sensibilité, sollicitude et courage.

Lydie est sans doute une « prosélyte ». Quand elle devient chrétienne, Paul ne voit rien à opposer à ce qu'elle continue à pratiquer son métier. Il ne considère donc pas la situation de Lydie comme incompatible, ni avec la Loi, ni avec l'Évangile.

³ Paul Veyne, *ibid*, 165

⁴ J'ai une dette immense, pour tout ce développement, à un texte d'André Loverini, qui m'a été amicalement donné par son auteur. Tous les éléments de recherche et d'information sont tirés de ce texte.

⁵ La pourpre s'entend du colorant, de la couleur que l'on en obtenait, enfin des vêtements (ou des tapis, etc.) teints de cette couleur.

Convertie à Jésus-Christ, Lydie est alors baptisée. On peut rappeler, ici, que le baptême concerne les femmes aussi bien que les hommes et les met donc, les unes et les autres, libres ou esclaves, au même niveau⁶. En cela, il se distingue de la circoncision, qui se pratiquait sur les seuls enfants de sexe masculin.

« Une fois baptisée, raconte Luc, Lydie nous a *invités*... Cette invitation a été formulée en ces termes : « Puisque vous estimez que je crois au Seigneur, venez loger chez moi. » Et, poursuit Luc, « elle nous a *forcés* à accepter » (Ac 16,15).

Lydie commence par « inviter ». Sans doute Paul fait-il quelque résistance. Sa culture pharisienne pouvait lui inspirer une grande réserve dans ses relations avec les femmes. Il avait aussi le souci de ne pas gêner la proclamation de l'évangile par des gestes imprudents, de rien faire qui puisse ternir la réputation des chrétiens. Mais Lydie insiste. Elle finit même par le « forcer ». Il y a donc eu, une sorte de rapport de force dans la fraternité et l'amitié réciproque. Mais dont la victoire est allée à Lydie.

Quel est son argument ? « *Si vous avez jugé que j'ai foi dans le Seigneur, entrez et demeurez chez moi* ». Cet argument énonce une vérité que Paul comprend et accepte : la communion dans la même foi en Christ fonde une relation nouvelle.

A peine baptisée, Lydie discute, argumente avec Paul, à propos de cette question d'accueil. Elle l'appelle à une cohérence entre la parole et l'action. Et Paul acquiesce. L'apôtre accueille l'invitation de Lydie, mais aussi son argumentation.

Quelques temps après, Paul et Silas sont jetés en prison (Ac 16,18-39). Une intervention de Dieu les en délivre. À peine libérés, « *ils se rendent chez Lydie. Là, ils rencontrent les frères et les encouragent* » (Ac 16,40). « Chez Lydie » ? Le choix de l'apôtre a une raison bien précise : c'est chez Lydie que se réunit l'Église naissante. En effet, « il y trouve les frères » : « *les* » frères, et non « des » ou « quelques » frères. Les assemblées chrétiennes se réunissaient dans des maisons. Et l'on est en droit de penser que l'hôte (ou l'hôtesse) de ces rencontres pouvait aussi en être y exercer quelque responsabilité. Lydie serait-elle l'hôtesse seulement ? ce serait étonnant. Aucun autre frère n'est nommé : elle seule ! Si cela avait été un homme, on en aurait déduit très vite qu'il dirigeait l'Église...

Le nom de Lydie n'apparaît plus dans nos textes. Plus tard, dans l'épître aux Philippiens, Paul invitera, Évodie et Syntyche, deux collaboratrices, à se réconcilier. Il s'adressera à quelqu'un qu'il appelle « fidèle collègue », à les aider à se réconcilier. Certains ont cru pouvoir donner à ce médiateur le nom de Lydie. Quoi qu'il en soit, Lydie a, sans nul doute, continué à héberger l'Église dans sa maison. Ce qui, à cette époque et dans ces circonstances, demandait un réel courage.

L'épître aux Philippiens atteste que des liens très étroits sont restés entre l'apôtre et cette Église. Philippiques est la seule Église à soutenir Paul régulièrement (Ph 4,10-20). Lydie, l'hôtesse généreuse, a, de toute évidence, contribué à cela, à la hauteur de ses moyens, de son amitié pour Paul et de son amour pour le Seigneur.

22. Femmes de Thessalonique et de Bérée

Après Philippiques, Paul arrive à Thessalonique (Ac 17,1ss). « *Quelques Juifs se laissent convaincre : ils se joignent à Paul et Silas, ainsi qu'un grand nombre de païens <déjà> convertis au judaïsme, et un nombre important de femmes de haute rang* ». Après cela, à Bérée, Luc indique la conversion, « *parmi les Grecs, d'un grand nombre de femmes de haut rang et de beaucoup d'hommes* ». Dans les deux villes, des femmes, indépendamment, semble-t-il, de leurs maris, reçoivent l'Évangile. Si Luc leur accorde cette attention, ce n'est pas uniquement à

⁶ Le niveau le plus bas, puisque le baptisé s'avoue pécheur ; le plus élevé, puisqu'il se reconnaît comme associé au Christ ressuscité. Le même pour tous, hommes et femmes. Il constitue, entre autres choses, une déclaration d'égalité.

cause de leur rang dans la haute société. C'est aussi pour souligner le caractère personnel de leur décision, prise sous leur propre responsabilité : ainsi se manifeste la liberté que leur a donnée la foi. Leur décision n'appartient qu'à elles. Elle n'a pas dépendu de celle de leurs maris, qu'ils aient suivi ou non le même chemin⁷.

23. Damaris

Étape suivante de l'apôtre : Athènes ! Paul n'y rencontre qu'un succès limité, malgré une remarquable prédication. Luc nous donne quelques précisions : « *quelques-uns se joignent à lui et deviennent croyants, en particulier Denys, un membre de l'Aréopage, une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux* » (17,34). Damaris ? Pourquoi ce nom ? Pourquoi ne pas nommer les autres croyants ? Quelle que soit la raison de cette nomination, le résultat c'est qu'elle place Damaris sur le même rang qu'un notable (Denys l'Aréopagite). À l'intérieur de la fraternité chrétienne, les différences sociales perdent leur pertinence. La présence des femmes est pleinement valorisée.

24. Les filles de Philippe

En route vers Jérusalem, Paul est logé avec ses compagnons chez Philippe, l'évangéliste, « l'un des Sept » (Ac 6,5). Il y rencontre les quatre filles de son hôte, toutes quatre « prophétesses ». La prophétie, on le sait, peut, éventuellement, annoncer des événements à venir. Mais tel n'est pas la fonction des « prophètes » : c'est d'être « porte-parole de Dieu ». C'est certainement le rôle des quatre filles de Philippe à Césarée : « exhorter, édifier, encourager » (1 Co 14,3)⁸. Paul n'élève aucune objection à ce qu'elles pratiquent cette activité. Paul n'a rien trouvé à redire à l'exercice public, et reconnu, par quatre femmes, d'un ministère de ce genre⁹. Il convient de s'en souvenir lorsque l'on aborde des textes qui, dans ses lettres, paraissent contredire cette attitude.

25. Priscille

Paul a connu une autre femme qu'il faut bien qualifier d'exceptionnelle : Priscille, épouse d'Aquila. On en parle dans les Actes comme dans les épîtres.

Après Athènes, Paul arrive, seul, à Corinthe. Il y rencontre, nous dit Luc, « *un Juif nommé Aquilas, originaire du Pont. Il venait d'arriver d'Italie avec sa femme, Priscille* » (Ac 18,1-3). Ils avaient quitté Rome sous le coup du décret de l'empereur Claude qui en avait chassé les Juifs. Ceux-ci, raconte Suétone, « *sous l'influence de Chrestos, causaient des désordres* »¹⁰. (Chrestos = Christ)

Aquila et Priscille étaient de ces disciples de Christ. C'étaient sans doute des Juifs hellénisés, voire romanisés, comme l'indiquent leurs noms. Aquilas est la transcription grecque d'un prénom latin (*Aquila*, « Aigle » pourrions-nous dire). Priscille est le diminutif de Prisca, « *l'ancienne, la vénérable* ». En employant ce diminutif, Luc se conforme, selon son habitude, au langage de la conversation.

⁷ Paul et Pierre parlent de chrétiennes dont les maris ne sont pas chrétiens (1 Co 7,13ss ; 1 Pi 3,1ss).

⁸ On ne peut pas annoncer l'avenir chaque jour à moins de jouer les diseuses de bonne aventure. Les filles de Philippe ne s'y amusaient évidemment pas.

⁹ Paul s'est trouvé souvent en désaccord avec des pratiques, des principes ou des méthodes... et donc avec des personnes. Luc n'a jamais hésité à le montrer et l'apôtre lui-même en a parlé. Il n'aurait pas manqué d'en rendre compte, qu'il s'agisse de Lydie, des filles d'Agabus, et de quelques autres. Son silence a un sens: il vaut approbation. Voir Ac 15,1-7a.37-40 ; 1 Co *passim* ; Ga 1,7 ; 2,11-14 ; etc.

¹⁰ Suétone, *Vie des douze Césars*, « Claudius », XXV.

Paul loge chez Priscille et Aquilas, s'associe à leur travail (Ac 18,3). On n'en sait pas plus sur leur collaboration avec Paul pendant son séjour d'un an et demi à Corinthe. Mais quand Paul quitte Corinthe, il prend avec lui « Priscille et Aquilas » (18,18). Les voici désormais membres, elle et lui, elle comme lui, de l'équipe missionnaire qui accompagne Paul et partage son activité.

La première fois que Luc les a cités, il a nommé d'abord Aquilas, ensuite seulement Priscille. Mais le voici qui désormais, contrairement aux règles habituelles, nomme d'abord Priscille, ensuite Aquilas. Luc marque ainsi l'estime particulière qu'il porte à cette femme. Ce qui ne veut pas dire qu'il en porte moins à son mari. On peut aussi penser qu'il se conforme au langage de Paul qui nomme pratiquement toujours Prisca avant son mari.

Priscille et Aquilas restent donc à Ephèse, comme une sorte de « tête de pont » de l'œuvre missionnaire. Ils fréquentent la synagogue. Un jour, ils y entendent un certain Apollos. « *C'était un homme savant, versé dans les Écritures. Il avait été informé de la Voie du Seigneur et, l'esprit plein de ferveur, il prêchait et enseignait exactement ce qui concernait Jésus. Mais il ne connaissait que le baptême de Jean. Il se mit donc à parler en toute assurance dans la synagogue.* » (Ac 18,24-26). En l'écoutant, ils s'aperçoivent qu'il lui manque certaines connaissances. Au lieu de lui en faire la remarque en public, ce qui n'aurait pu que le déconsidérer, « *ils le prirent avec eux et lui présentèrent plus exactement encore la Voie de Dieu* » (Ac 18,26). On admire le tact. Mais il faut aussi remarquer l'emploi du pluriel. Priscille et Aquilas sont associés dans cet enseignement. Priscille aurait pu n'être que l'hôtesse. Elle est clairement désignée comme enseignante, au même titre que son mari. Elle n'est évidemment pas une enseignante « par défaut », ni une remplaçante, puisque Aquilas est là.

Cet enseignement s'est déroulé dans l'intimité d'un foyer. On en a conclu qu'une femme pourrait enseigner en privé, mais non en public. Pourtant, c'est à un homme qu'elle s'adresse, même si c'est en présence de son mari. Et « *chez eux* » veut-il dire « *en privé* » ? Il n'est pas impossible que l'Église naissante d'Ephèse se réunissait déjà « *chez eux* », comme cela sera le cas à Rome, plus tard¹¹. L'enseignement, en tout cas, a été de qualité. Une fois armé de connaissances plus complètes¹², Apollos, nous dit Luc, « *fut, par la grâce de Dieu, d'un grand secours pour les croyants, car il réfutait avec vigueur, en public, les arguments des Juifs, et démontrait par les Écritures que Jésus est le Messie* » (Ac 18,27s). Belle capacité, mais qui doit sans doute quelque chose, non seulement à Aquilas, mais aussi à Priscille. En pensant à Apollos, on peut dire que Priscille a assumé la fonction de professeur de théologie avec son mari.

3. Le témoignage de Paul

Si nous continuons notre enquête par le témoignage de Paul, le nom de femme qui revient le plus souvent est celui de Priscille.

31. Priscille

On remarque d'abord que Paul l'appelle toujours « Prisca ». Luc écrit toujours « *Priscille* », Paul jamais¹³. Paul était proche du couple, Mais en parlant aux Églises d'une femme digne de leur admiration, il montre ainsi le respect dont il entend qu'elle soit honorée. De plus, il la nomme généralement avant Aquilas, ce qui est une entorse aux usages, et ajoute au respect... pour signifier, aussi, son rôle !

¹¹ En Rm 16,5, Paul parle de l'Église qui est dans leur maison.

¹² « Ils lui présentèrent plus exactement la voie du Seigneur », dit Luc, Il y a quelque modestie dans cette formulation ! Nous dirions volontiers qu'elle tient de la litote, qui en dit moins pour suggérer plus.

¹³ Paul agit de même avec d'autres. Où Luc écrit : Sopatros et Silas, Paul préfère Sosipatros et Silvanus : pas de familiarité donc, quand il parle à d'autres de ses collaborateurs, hommes ou femmes. Nous ignorons si, dans l'intimité quotidienne, il ne lui arrivait pas d'user des diminutifs.

Le nom « *Prisca* » signifie « honorable ». C'est peut-être une raison pour laquelle Paul l'emploie. Quand il écrit aux Corinthiens, qui ont bien connus Priscille et Aquilas, et qui ont dû employer le diminutif « Priscille », il choisit de dire « Prisca » (1 Co 16,19). Il précise que l'Église d'Ephèse « se réunit dans *leur* maison » : là encore ils sont associés.

Sur l'appellation : nous ne sommes pas sensibles au fait que « Priscille » est un diminutif et « Prisca » le nom usuel. Mais, quand quelqu'un a un diminutif, le choix entre ce diminutif et le nom usuel n'est pas neutre ! Si en Ac 15, on lisait qu'au concile de Jérusalem Pierrot et Jacquot ont longuement discuté avec Popaul, cela donnerait une autre « ambiance » !

Quelque temps plus tard, on retrouve le couple à Rome. Paul les salue dans sa *Lettre aux Romains*. Mais il ajoute à cette salutation d'intéressantes précisions : « *Saluez Prisca et Aquilas, mes collaborateurs dans le service du Christ Jésus. Ils ont risqué leur vie pour sauver la mienne. Je ne suis pas seul à leur en devoir de la reconnaissance. C'est aussi le cas de toutes les Eglises des pays païens. Saluez aussi l'Eglise qui se réunit dans leur maison* » (Rm 16,3-5).

À nouveau, leur maison. Prisca et non Priscille ; elle d'abord ; avant son mari, et donc au même rang que lui ; elle et lui : « mes collaborateurs ». Avec son époux et comme lui, en effet, elle a « risqué sa tête¹⁴ » pour sauver Paul. « Toutes les Églises d'origine païenne » leur « *rendent grâce* ». Pourquoi ? Pour avoir préservé la vie de Paul. Mais aussi pour avoir édifié ces Églises. Par leur enseignement, comme par leur vie. En 2 Tm 4, 19, Paul demande à Timothée de « *saluer Prisca et Aquilas* » de nouveau à Ephèse.

32. Évodie et Syntyche

Dans sa *Lettre aux Philippiens*, Paul mentionne Évodie et Syntyche (Ph 4,2-3). Elles ont, dit-il, « *partagé mes combats dans l'Évangile, avec Clément et tous mes autres collaborateurs, dont les noms sont dans le livre de vie* ». Collaboratrices, comme Clément et les autres, ces femmes ont contribué à l'évangélisation, à l'implantation et à l'édification des Églises. Paul évoque les efforts auxquels elles ont consenti¹⁵ : elles ont participé aux mêmes épreuves, couru vers le même but. Paul les considère comme collaboratrices à part entière, au même titre que Clément et les autres.

33. Junie

En Rm 16,7, Paul mentionne « *Andronicus et Junie* », mes compatriotes¹⁶ : *ils ont été mes compagnons de captivité ; ils sont très estimés parmi les apôtres, et se sont même convertis au Christ avant moi* ». Nous disons bien : Junie, une femme, donc. Or, on traduit parfois : « Andronicus et Junias »¹⁷.

Il y a une discussion sur le nom « Junie ». Est-ce un féminin (Junie, Segond 21, Semeur) ? ou un masculin (Junias, NBS, Tob, Segond) ? Ce n'est pas neutre, car la personne en question fait partie du cercle des « apôtres »...

La forme du mot pourrait provenir d'un *Junias* qui serait alors masculin. Mais ce nom n'existe nulle part ailleurs. Par contre, le féminin est tout à fait attesté.

Une erreur de copie confirme qu'il s'agit bien d'un nom féminin. Dans un manuscrit, un copiste a écrit Julie pour Junie. Cette erreur est impossible à faire si on a considéré le mot comme

¹⁴ « le cou », dit exactement Paul : ils auraient pu être décapités.

¹⁵ La course (1 Co 9,24.26 ; Ph 2,16 ; 3,14) ; le prix (Ph 3,14 ; 1 Co 9,25).

¹⁶ Le mot peut signifier « parents ».

¹⁷ C'était la traduction de Segond (1910) que reprend la *Nouvelle Bible Segond*, mais que rejette la *Segond 21*.

masculin¹⁸. Le copiste qui a fait cette erreur a donc reconnu qu'il s'agissait d'une femme. La balance penche donc pour Junie, au féminin.

Andronicus et Junie sont « très estimés parmi les apôtres ». Le texte suggère qu'ils font partie de ce cercle des apôtres. Une femme, donc, porte ce titre. Il s'agit d'un sens différent que celui qui désigne les « 12 », et qui est unique. On trouve ce titre attribué à Appolos (1 Co 4,6.9), à « Paul, Sylvain et Timothée » en 1 Th 2,7. Il s'agit d'envoyés des Eglises, pour l'annonce de l'Évangile.

Calvin, lui, n'a éprouvé aucune difficulté à garder le féminin et à reconnaître en Junie une apôtre. Paul, dit-il, emploie ici ce mot dans un sens étendu pour désigner « *tous ceux qui n'enseignent point seulement une Église, mais s'emploient à publier l'Évangile en tous lieux* »¹⁹.

On trouve, il est vrai, une autre traduction de ce passage. Au lieu de : « ils sont des apôtres remarquables », on propose : « ils sont très estimés parmi les apôtres »²⁰. Mais pourquoi Paul aurait-il éprouvé le besoin de donner à ceux à qui il adresse ses salutations personnelles une garantie émanant de ce cercle ? Dans le contexte immédiat, les personnes à qui il fait transmettre ses salutations n'ont besoin d'aucune recommandation. Les considérations dont il accompagne les noms des personnes citées expriment toujours l'appréciation qu'il porte lui-même sur les personnes.

Junie fait partie des collaboratrices de Paul. Elle a annoncé l'Évangile, contribué à l'implantation et à l'édification d'Églises. Elle a connu la prison. Elle est « estimée » au sein des « apôtres », des envoyés au service de l'Évangile.

En 1 Th 2,7, Paul, parlant non seulement de lui, mais de ses compagnons, Silvain et Timothée, déclare : « *Nous aurions pu, en tant qu'apôtres du Christ, nous produire avec autorité* »²¹. Paul assume l'autorité liée à l'exercice d'une fonction, même si cette fonction est vécue comme un service. Si Junie fait partie de ces « apôtres », sa parole et son action ont pu avoir du « poids », et compter.

34. Phœbé

Autre femme mentionnée en Rm 16 : Phœbé. Lire Rm 16 :1-2.

Paul l'appelle « notre sœur ». Cette appellation caractérise les chrétiens. Elle tranche avec la société ambiante, très hiérarchisée. L'Église est une communauté d'un autre ordre. Enfants du même Père, les chrétiens sont frères et sœurs. Il n'y a chez eux, selon la forte parole du Christ, ni « pères », ni « maîtres », ni seigneurs. La fraternité est la relation par excellence « en Christ ».

Elle est « diaconesse » de l'Église de Cenchrées. Le mot est large, signifie « *au service de* ». Le terme est ouvert à tout service chrétien, tout comme à un ministère plus officiellement reconnu.

Par contre, Paul la recommande aux chrétiens de Rome, avec des mots très choisis.

¹⁸ Julius donnerait autre chose que « *Julian* »... ce serait « *Julion* ».

¹⁹ Calvin, *Commentaire sur le Nouveau Testament (in loco)*.

²⁰ La Nouvelle Bible Segond reprend ici le texte de l'ancienne édition (1910). Traduction littérale : « ils sont remarquables *dans* les apôtres ». *Dans*, soit « parmi les apôtres », soit « chez ». Mais plutôt « parmi », c'est-à-dire « au nombre des apôtres »

²¹ Traduction L. Segond. TOB traduit « nous imposer », ce qui ne saurait, évidemment, exclure la notion d'autorité.

D'abord, Paul la désigne comme « ministre » de l'Église de Cenchrées. Quel que soit le service qu'elle exerce à Cenchrées, il s'agit d'un ministère reconnu : à Cenchrées, par Paul²², et qui devra donc l'être aussi à Rome. Paul invite donc les membres de l'Église de Rome à lui accorder un accueil « digne des saints » : cela peut désigner ceux qui accueillent (« digne de chrétiens »), ou celle qui est accueillie (« l'accueil dont sont dignes ceux qui se consacrent à Dieu »).

Paul leur demande aussi de « se mettre à sa disposition ». Il s'agit de lui reconnaître une autorité réelle dans tous les domaines qui concernent le service auquel elle est consacrée, et cela sur toutes les personnes dont elle aura besoin. Ces personnes qui se « *mettent à sa disposition* » lui apporteront leur aide, mais c'est elle, évidemment qui dirigera l'action. Et ceci « pour toute affaire » où elle pourrait avoir besoin de vous : vaste programme !

Paul ajoute que Phoebé a eu un rôle important : elle a été une « protectrice » pour beaucoup. Le mot désigne une personne qui dirige, qui supervise ; et qui du fait de cette fonction, peut défendre, protéger²³. Elle l'a probablement fait par ses relations à l'extérieur de l'Église. Voilà donc une femme qui a eu un rôle important, et Paul affirme qu'il a été au bénéfice de son action, lui aussi ! Mais, très clairement, il souhaite qu'en venant à Rome, elle puisse avoir les moyens de l'action qu'elle doit mener pour le bien de l'Évangile.

35. Autres collaboratrices

Paul a soin de reconnaître et d'apprécier tous ceux qui, à ses côtés, « se donnent » se « dépensent » pour l'Évangile. En Rm 16, il est frappant de voir le nombre de femmes qu'il cite, avec cette mention et cette reconnaissance précise : « *elles se sont dépensées, beaucoup, pour vous.* »

Paul cite dans ce sens Marie, « *qui s'est beaucoup dépensée pour vous* » (Rm 16,6). Cette expression sert à Paul pour décrire son activité personnelle et celle de ses plus proches collaborateurs. Marie a fait partie de l'équipe. Se dépenser « beaucoup » ne peut se faire cantonné dans un rôle subalterne, comme on semble parfois l'imaginer.

Paul fait saluer aussi Tryphène, Tryphose, et Perside (ou Persis) qu'il appelle « ma chère Perside » (Rm 16,12). Des deux premières, il dit que « toutes deux travaillent pour le Seigneur », de la troisième, qu'elle « a beaucoup travaillé pour le Seigneur. » C'est toujours le même verbe, « se dépenser, prendre de la peine ». Le travail en question est le travail missionnaire.

Viennent enfin « Philologue et Julie, Nérée et sa sœur... » (Rm 16,15). Deux hommes, Philologue et Nérée, et deux femmes. Nous ne savons rien sur elles, mais à en juger par les autres personnes qu'il a évoquées, il ne les mentionne pas pour rien !

Au total, le bilan d'un texte de salutations comme Rm 16 est impressionnant : 10 femmes, 19 hommes ; Sur les 10 femmes, 7 sont nommées pour leur engagement ou leur ministère ; sur les 19 hommes, 5 sont nommés pour leur engagement ou leur ministère.²⁴

36. Chloé, Apphia, Nympha

²² Inutile d'ajouter qu'il est reconnu à Cenchrées !

²³ Au sens de protecteur, non de chef d'entreprise. Le mot a gardé cette signification lorsque l'on parle d'un « saint patron », comme « Saint Éloi, patron des orfèvres ». À Rome, au temps de Paul, ce titre correspondait à une véritable fonction sociale et politique. Il désignait des personnages influents, qui avaient une « clientèle », des « clients », à la fois protégés et partisans.

²⁴ **Femmes** : Phoebe, Priscille, Marie, Junia, Triphène, Triphose, Perside, mère de Rufus, Junie, sœur de Nérée. **Hommes** : Aquilas, Epainète, Andronicus, Ampliatus, Urbain, Stachys, Appelès, Aristobule, Herodion, Narcisse, Rufus, Asyncrite, Phlégon, Hermès, Patrobas, Hermas, Philologue, Nérée, Olympas.

On sait par ailleurs que c'est une femme, Chloé, qui a chargé certains de « ses gens » d'alerter Paul sur la situation de Corinthe (1 Co 1, 11). Elle a donc pris une initiative, elle a osé intervenir auprès de l'apôtre. Elle l'a renseigné, et il a pris ses renseignements au sérieux. Elle a fait preuve de discernement, de sagesse et d'initiative. C'est à elle que nous devons de pouvoir lire aujourd'hui la lettre que Paul a écrite aux Corinthiens à son instigation.

La lettre de Paul à Philémon mentionne une autre femme, Apphia (1 :2). Il adresse cette lettre à Philémon notre collaborateur bien-aimé, à Apphia notre sœur, à Archippe, notre compagnon d'armes. » Est-elle la femme de Philémon ? Peut-être. On peut aussi envisager une équipe pastorale.

Enfin, en Col 4 :15), Paul mentionne une dernière femme : « Saluez les frères à Laodicée, et Nympha, ainsi que l'Église qui se réunit dans sa maison »²⁵. Là encore, on voit le rôle de certaines femmes qui ouvraient leur maison, sans que l'on sache jusqu'où ce rôle allait. Paul, en tout cas, mentionne, apprécie.

Conclusion

Paul a rencontré au cours de sa carrière beaucoup de femmes. Sa correspondance en mentionne un grand nombre, surtout si l'on se replace dans son époque : la proportion des femmes nommées par rapport à celle des hommes est considérable et tout à fait inhabituelle.

Il a trouvé parmi elles des collaboratrices. Il les a traitées comme telles, avec les égards dont elles étaient dignes. Il n'a pas interdit à Priscille d'enseigner. Il demande aux membres de l'Église de Rome de se mettre à la disposition de Phœbé, de se « soumettre » à elle. Il n'hésite pas à faire l'éloge des unes et des autres. Il ne les traite jamais en subordonnées, si l'on prend ce terme dans son vrai sens. Loin d'opposer le moindre obstacle à leur activité, quelle qu'elle soit, il prend soin de la rappeler et d'en souligner la valeur. Il leur reconnaît une autorité réelle, et, dans certains cas, il la signale à ses correspondants, pour qu'ils en tirent les conséquences qui s'imposent. Paul, toujours, a apprécié, relevé positivement le travail des femmes qui se sont données pour l'Évangile. Voilà ce que les textes nous permettent d'affirmer.

Il n'a donc pas été le misogyne que l'on prétend. On reprend pourtant toujours cette accusation, à partir certains de ses enseignements. Nous aurons à examiner ses enseignements, à les situer dans leur contexte. Mais il ne faut jamais oublier, quand on aborde ces enseignements, ce qu'il a vécu, ce qu'il a mis en œuvre tout au long de sa vie, ce qui a été son attitude permanente. On ne peut pas oublier Priscille, Lydie, Phœbé, Marie et les autres. Surtout quand on sait quel homme était Paul.

Paul ne peut pas avoir enseigné le contraire de ce qu'il a pratiqué. Il faut nous en souvenir quand nous lisons les textes des épîtres. C'est le but de cette première étude, qui devra être suivie d'une seconde où nous aborderons l'enseignement de l'apôtre en relation avec les femmes, dans le foyer, dans l'Église.

Thierry Huser

Avec reconnaissance pour une belle étude d'André Loverini sur le sujet

²⁵ Quelques manuscrits permettent de voir ici un homme, qui se nommerait Nymphas, et non une femme. Certains en effet écrivent « la maison d'elle », d'autres « la maison de lui ». Il est vrai qu'on peut lire dans d'autres « la maison d'eux ». Ces hésitations tendent à renforcer la lecture au féminin, car c'est le féminin qui a pu poser quelques problèmes à des copistes. Hommes eux-mêmes, dans un milieu d'hommes, dans une Église qui a exclu les femmes de la prêtrise, ils pouvaient ne pas croire que l'on puisse qualifier une Junie d'apôtre, et à une Nympha préférer un Nymphas. Et la lecture : « la maison d'eux » (*leur* maison) permettait de conserver un féminin, sous l'égide du masculin : « les frères ».